

RÉVEILLONS

À

VIRGIN

Robyn Carr

RIVER



Classée en tête des meilleures ventes du *New York Times*, Robyn Carr est célèbre pour ses romances contemporaines, un genre pour lequel elle a reçu le prix Romantic Times 2010 du meilleur auteur. Cette renommée, elle la doit au succès de sa série *Les chroniques de Virgin River*. Avec brio, elle a su créer une sympathique communauté au cœur de la Californie où fidélité et amitié sont les maîtres mots. Des personnages attachants que l'on retrouve d'un tome à l'autre, des histoires emplies de sensibilité et d'espoir, *Virgin River* nous offre une belle leçon de vie.

RÉVEILLONS

À

**VIRGIN
RIVER**

Aux Éditions J'ai lu

LES CHRONIQUES DE VIRGIN RIVER

1 – Virgin River

N° 9308

2 – Refuge

N° 9361

3 – Murmures

N° 9406

4 – Nouveau départ

N° 10062

5 – Attirance

N° 10080

6 – Paradis

N° 10116

7 – Révélations

N° 11110

8 – Retrouvailles

N° 11274

9 – Un été à Moonlight Road

N° 11860

Noël à Virgin River

N° 10164

Virgin River 1 & 2

Virgin River 3 & 4

Virgin River 5 & 6

Virgin River 7 & 8

Virgin River 9 & 10

RÉVEILLONS

À

VIRGIN

Robyn Carr

RIVER



Titre original
UNDER THE CHRISTMAS TREE

Éditeur original
Harlequin Books SA

© Robyn Carr, 2009

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2023

Titre original
MIDNIGHT CONFESSIONS

Éditeur original
Harlequin Books SA

© Robyn Carr, 2015

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2023

Au pied du sapin

1

À l'époque des fêtes de fin d'année, un détour par Virgin River s'imposait : un sapin de Noël haut de dix mètres avait été érigé au centre de la petite localité, décoré en rouge, blanc, bleu et or, surmonté d'une grande et magnifique étoile. Il dominait fièrement la place centrale, et les gens venaient de plusieurs kilomètres à la ronde pour l'admirer. Le thème patriotique des décorations en faisait un arbre unique. Le propriétaire du bar local, Jack Sheridan, plaisantait en affirmant qu'il s'attendait à voir débarquer les Rois mages à tout instant, attirés par l'éclat de son étoile.

Annie McKenzie passait rarement par Virgin River. La ville ne se trouvait pas sur sa route lorsqu'elle se rendait de Fortuna, où elle habitait, à la ferme de ses parents près d'Alder Point. C'était un joli petit coin de Californie, et elle était heureuse d'y venir, surtout au bar-grill qui constituait pour ainsi dire le poumon de la localité. Il suffisait d'y rencontrer quelqu'un une fois, peut-être deux, et on était considéré comme un vieil ami.

En route pour la ferme familiale, elle décida au dernier moment de faire un détour par Virgin River. C'était la

semaine après Thanksgiving, et elle espérait qu'ils avaient commencé à installer le sapin de Noël. C'était un lundi après-midi, calme et ensoleillé. Le froid était glacial, mais son cœur se réchauffa lorsqu'elle arriva en ville et découvrit l'arbre majestueux déjà décoré qui se dressait devant le Jack's Bar. Perché sur un escabeau, Jack arrangeait encore quelques guirlandes. Montant la garde à ses pieds du haut de ses six ans, Christopher, le fils de Vic, cuisinier de l'établissement, ne perdait pas une miette de ses faits et gestes.

Annie descendit de son pick-up et s'approcha.

— Salut, Jack ! lui lança-t-elle. C'est beau !

— Annie ! Je ne vous ai pas vue depuis un bail.

Comment vont vos parents ?

— Très bien. Et la petite famille ?

— Tout le monde est en pleine forme.

Il jeta un regard inquiet alentour.

— David ? appela-t-il, descendant en hâte de l'escabeau. Chris, tu devais m'aider à le tenir à l'œil. Où est-il passé, bon sang ? David ?

— David ! David ! l'imita le garçon.

Tous deux firent le tour de l'arbre, allèrent voir sur la terrasse, puis dans le jardin derrière le bar sans cesser de l'appeler.

Annie resta plantée à côté du sapin, sans trop savoir si elle devait les aider ou plutôt éviter de se mettre dans leurs jambes. Soudain, les branches inférieures de l'arbre s'agitèrent, et un petit garçon d'environ trois ans en émergea à quatre pattes.

— David ?

Il tenait une boule de poils entre ses mains gantées. Elle s'agenouilla auprès de lui.

— Qu'est-ce que tu as là, mon bonhomme ? s'enquit-elle. Je l'ai trouvé, Jack ! cria-t-elle ensuite.

L'enfant serrait contre lui un très jeune animal au pelage noir et blanc. Les paupières closes, il ne semblait pas très vaillant, presque inanimé entre ses petites mains potelées. Annie espérait juste qu'il ne l'avait pas serré trop fort. Les gamins de cet âge n'étaient pas connus pour leur douceur.

— Laisse-moi regarder, d'accord ? dit-elle, prenant avec délicatesse la petite créature de ses mains.

Elle souleva l'animal pour l'observer de plus près, et sa minuscule tête ballotta sur le côté. Aucun doute, c'était un chiot. Un nouveau-né.

Jack contourna l'arbre au pas de course.

— Où était-il ?

— Sous le sapin. Et il en est sorti avec ceci, ajouta-t-elle, lui montrant très brièvement sa trouvaille avant de la glisser entre son pull-over en laine et son tee-shirt. Puis elle referma la fermeture Éclair de sa doudoune, afin de le garder autant que possible au chaud dans ce nid improvisé.

— La pauvre petite bête doit être frigorifiée. Ou pas loin.

— David, où as-tu trouvé cet animal ?

Le garçon pointa un index accusateur sur Annie.

— Bébé sien à moi !

— Il a raison, dit Annie. C'est bien un bébé sien, euh, chien. Il est très jeune. Pas assez grand en tout cas pour s'être échappé d'une maison ou d'un jardin. Il devrait être au chaud dans un panier, avec sa maman et le reste de la portée.

— David, tiens la main de Chris, ordonna Jack.

Ignorant les protestations du petit garçon qui réclamait son « sien », Jack se mit à plat ventre sur le sol gelé et rampa sous le sapin. Annie entendit un juron étouffé, puis il ressortit avec entre les mains un carton rempli de chiots noir et blanc.

Tous deux échangèrent un regard perplexe. Puis Annie réagit :

— On ferait mieux de les rentrer près du feu. Les chiots aussi jeunes sont très sensibles au froid. La situation pourrait mal tourner.

Jack souleva le carton.

— Ça va mal tourner, en effet ! Je vais trouver le salaud qui a osé abandonner ces pauvres bêtes et je vous jure qu'il va passer un sale quart d'heure !

Il se tourna vers les enfants.

— On rentre, les garçons !

Il monta l'escalier de la terrasse avec sa précieuse cargaison, et Annie se précipita devant lui pour lui ouvrir la porte.

— C'est vrai, bon sang, continua-t-il de maugréer. Les refuges, ça existe !

Une flambée crépitait dans le foyer, et deux hommes en tenue de chasse partageaient un pichet de bière au comptoir, occupés à une partie de cartes. Annie tapota le large rebord en pierre qui flanquait la cheminée et Jack y déposa le carton. Elle entreprit aussitôt d'examiner les chiots.

— Il va me falloir un peu d'aide, Jack. Pourriez-vous réchauffer quelques serviettes de toilette dans le sèche-linge ? J'aurais aussi besoin de plusieurs mains chaudes supplémentaires. Le manque d'agitation dans ce carton me tracasse un peu.

Soudain, elle se figea, et un large sourire éclaira son visage.

— Le mien semble retrouver un peu de vigueur, on dirait, annonça-t-elle, caressant la petite bosse sous son pull.

Annie s'agenouilla devant le carton. David et Chris se pressèrent à ses côtés. Elle sortit de ses vêtements le chiot qui se tortillait, le reposa dans la boîte et en prit un autre. Au moins, il y avait une couverture sous eux, et ils partageaient leur chaleur corporelle. Elle glissa l'animal amorphe sous son pull.

— Qu'est-ce que vous avez là ? demanda quelqu'un.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Les chasseurs, qui avaient quitté le bar et s'étaient approchés, observaient avec curiosité le contenu du carton.

— Quelqu'un a abandonné une portée de chiots nouveau-nés sous le sapin de Noël. Ils sont à moitié morts de froid.

Elle en prit deux, s'assura qu'ils bougeaient et les leur tendit.

— Tenez, dit-elle à l'un d'eux, mettez-les sous votre chemise pour les réchauffer. Avec un peu de chance, ça leur fera du bien.

Elle en confia deux de plus à l'autre chasseur qui, comme son collègue, fit ce qu'elle demandait, tandis qu'elle en glissait un autre sous ses propres vêtements.

Alors qu'elle s'apprêtait à examiner le suivant, elle le sentit brusquement inerte dans sa paume.

— Aïe.

Elle le remua en douceur, mais il resta sans réaction. Sans perdre une seconde, elle couvrit son minuscule museau avec sa bouche et insuffla un peu d'air dans

ses voies respiratoires. Puis elle lui massa le poitrail d'un index délicat, réchauffa le bout de ses pattes entre ses doigts, et lorsqu'elle pratiqua une deuxième fois le bouche-à-bouche, il se recroquevilla comme un ver dans sa paume.

— Voilà qui est mieux, murmura-t-elle avant de le glisser sous ses vêtements.

— Je rêve ! Vous venez de ranimer ce chiot ? s'exclama un des chasseurs, sidéré.

— J'avais déjà réussi cette manœuvre avec un chaton orphelin, alors je me suis dit, pourquoi ne pas tenter le coup. Ces petits gaillards sont à huit. Une sacrée portée. Au moins, ils ont leur pelage, mais ils sont si *jeunes*. Pas plus de deux semaines, je dirais. Et les chiots sont très vulnérables au froid. Il faut absolument les tenir au chaud.

— Bébés siens ! s'écria David qui voulut fourrer ses petites mains dans le carton.

— Oui, c'est toi qui as trouvé tous ces bébés chiens, David, répondit Annie qui sortit le dernier – le premier qu'elle avait réchauffé – et le tendit aux chasseurs. Encore une petite place pour celui-ci ?

Un des hommes enfouit le chiot sous son bras.

— Vous êtes véto ou quelque chose du genre ? s'enquit-il.

Elle rit.

— Juste une fille de la campagne. J'ai grandi dans une ferme, pas très loin d'ici. De temps en temps, pour diverses raisons, une mère se retrouvait dans l'incapacité de s'occuper de sa progéniture. C'est rare, mais ça arrive. En général, il ne vaut mieux pas se mettre entre une mère et ses petits, mais parfois... Bref, la priorité numéro un,

c'est la température corporelle. Au moins, ces chiots ont déjà un bon pelage. Ensuite vient l'alimentation.

Elle tâta la couverture désormais vide au fond du carton.

— Mmh, c'est sec. Ni urine ni excréments – ce n'est pas bon signe. En plus d'avoir eu vraiment froid, les pauvres doivent mourir de faim. Ils sont peut-être déshydratés. Les chiots tètent beaucoup et, à l'évidence, ils ont été arrachés à leur mère sans avoir été sevrés.

Jack réapparut, Vic sur ses talons. De sa haute stature, le cuisinier jeta un coup d'œil dans le carton vide par-dessus l'épaule de Jack.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Papa ! David a trouvé un carton plein de chiots sous le sapin ! Ils ont très froid ! Ils pourraient même mourir ! l'informa Christopher, tout malheureux.

— Nous essayons de les réchauffer, expliqua Annie, montrant les bosses sous ses vêtements et ceux des chasseurs. La moitié d'entre eux sont plutôt vigoureux, et nous en saurons davantage sur les autres d'ici peu. Entre-temps, il faut les faire boire et manger. Du lait maternisé avec des céréales serait idéal, mais ils pourraient se contenter d'un peu de lait chaud et d'une bouillie d'avoine assez liquide.

— Du lait maternisé ? Ma femme, Mel, est sage-femme, répondit Jack. Je parie qu'elle en a en réserve au cabinet.

— Parfait. Et si elle a aussi un peu de céréales pour bébé, ce sera encore mieux. Crème de riz ou flocons d'avoine en poudre.

— Il faut des biberons ? demanda-t-il.

— Pas la peine. Quelques coupelles peu profondes feront tout à fait l'affaire. Ils sont encore petits, mais je parie qu'ils meurent de faim. Ils apprendront vite.

— Eh ! s'exclama un des chasseurs. J'en ai un qui se tortille !

— Moi pareil ! fit l'autre. Ça chatouille !

— Gardez-les encore contre vous un moment, ordonna Annie. Au moins jusqu'à ce que nous ayons les serviettes chaudes pour le carton.

À cause d'une portée de chiots frigorifiés et affamés, pour certains mal en point, Annie avait complètement oublié la raison de sa présence à Virgin River. Il restait trois semaines avant Noël, et ses trois grands frères débarqueraient à la ferme familiale avec femmes et enfants pour les fêtes. Aujourd'hui, c'était son jour de repos au salon de coiffure. La veille, dimanche, elle avait fait de la pâtisserie avec sa mère toute la journée et, ce matin-là, elle s'était levée tôt pour préparer deux gros plats mijotés que sa mère congèlerait en prévision des repas de fin d'année. Elle avait prévu de cuisiner encore avec sa mère, peut-être de faire une balade avec un de ses deux chevaux et d'aller dire bonjour à Erasmus, son taureau primé, aujourd'hui très âgé ; chaque fois qu'elle le voyait pouvait être la dernière. Ensuite, elle avait prévu de rester dîner avec ses parents, un rituel qu'elle perpétuait au moins une fois par semaine. Benjamine et dernière célibataire de la fratrie McKenzie, elle était aussi la seule à vivre dans les parages, et c'était à elle qu'incombait la mission de veiller discrètement sur eux.

Et voilà qu'elle se retrouvait à s'occuper d'une portée de chiots au coin du feu, dans un bar. Jack se hâta de lui

apporter du lait avec des céréales et quelques serviettes chauffées dans le sèche-linge. Vic revint avec des coupelles et prépara le mélange. Chris et elle nourrissaient deux chiots à la fois, les incitant à laper la nourriture. Elle envoya chercher un compte-gouttes au cabinet médical, de l'autre côté de la rue, pour les plus faibles qui n'avaient pas la force de s'alimenter seuls.

Jack téléphona au vétérinaire du coin. Il s'avéra qu'Annie le connaissait. Depuis qu'elle était toute petite, le vieux Doc Jensen faisait des visites régulières à la ferme. Quand il était plus jeune, son père possédait un troupeau de vaches laitières. La ferme n'était pas immense, mais prospère. Beaucoup de vaches, quelques chevaux, des chiens et chats, des chèvres et un vieux taureau belliqueux. Le Dr Jensen était surtout spécialisé dans les soins au bétail, mais l'examen qu'il pratiquerait permettrait déjà de poser un premier diagnostic.

Annie demanda aussi à Jack de prévenir sa mère et de lui expliquer la raison de son retard. Connaissant sa fille par cœur, celle-ci s'en amuserait forcément. Rien ne pouvait éloigner Annie d'une portée de chiots en détresse.

Tandis que l'heure du dîner approchait, elle ne put que remarquer l'attention grandissante suscitée par la présence de ses petits protégés. Les gens s'arrêtaient près de la cheminée où elle était assise, voulaient savoir de quoi il retournait, caressaient le doux pelage des chiots dans le carton ou même en prenaient un dans leurs bras. Annie n'était pas persuadée que toutes ces manipulations fussent indiquées, mais tant qu'elle pouvait empêcher les jeunes enfants, le petit David en tête, de les maltraiter involontairement, elle avait gagné, sinon la guerre, au moins une bataille.

— Ce bar a besoin de mascottes depuis bien longtemps, déclara quelqu'un.

— Ils sont huit, comme les rennes du père Noël. Tonnerre, Danseur, Comète, Furie et... les autres.

— C'est lequel, Comète ? demanda Chris. Papa ? Je peux avoir Comète ?

— Ici, c'est un restaurant, tenta d'argumenter Vic. Un chien, ce n'est pas possible.

— Allez, papa ! Dis oui ! S'il te plaît ! Je ferai tout ce qu'il faut. Il dormira avec moi. Je prendrai bien soin de lui !

— Christopher...

— S'il te plaît, papa ! Je n'ai encore jamais rien demandé.

— Ah oui ? Tu n'arrêtes pas, le corrigea Vic. Et la plupart du temps, tu as gain de cause.

— Un enfant ne devrait pas grandir sans un chien, fit remarquer un client.

— S'en occuper enseigne la responsabilité et la discipline, commenta un autre.

— Il suffirait de lui interdire la cuisine, à ce toutou.

— Je suis propriétaire d'un ranch. Quelques crins dans les patates ne m'ont jamais dégoûté, s'exclama un consommateur au bar, provoquant l'hilarité générale.

Quatre des huit chiots de la portée semblaient en forme : après avoir lapé un peu de lait épais de céréales, ils gigotaient en tous sens avec un regain de vigueur. Deux autres s'efforçaient de se remettre de la faim et de l'hypothermie. Annie parvint à leur faire ingérer un peu de nourriture grâce au compte-gouttes. Les deux derniers respiraient, et elle sentait leurs petits cœurs battre timidement sous ses doigts, mais ils étaient chétifs et sans

énergie. Elle fit couler un peu de lait dans leurs gueules minuscules, puis les glissa au chaud sous son tee-shirt. Quand le vieux Dr Jensen allait-il enfin se décider à arriver ? s'impacienta-t-elle avec une pointe d'angoisse.

Une nouvelle bourrasque s'engouffra par la porte qui venait de s'ouvrir. Annie en oublia brusquement les chiots. L'homme le plus séduisant qu'il lui ait été donné de voir depuis bien longtemps venait de faire son apparition au Jack's Bar. Un vrai régal pour les yeux. Il lui paraissait aussi vaguement familier. Se pouvait-il qu'elle l'ait vu dans un film ou à la télé ? Il s'avança droit vers le comptoir où Jack le salua avec enthousiasme.

— Salut, Nate ! Comment ça va ? Alors, vous avez votre billet d'avion ?

— Je m'en suis occupé il y a déjà un bout de temps, répondit l'homme en riant. J'attends ces vacances avec impatience. D'ici peu, je me dorerais la pilule sur une plage de Nassau, au milieu d'une nuée de bikinis brésiliens. Le rêve !

— Un séjour au Club Med ? s'enquit Jack.

— Non, le détrompa le dénommé Nate, amusé. Je pars avec quelques amis de la fac. Pour la plupart, je ne les ai pas revus depuis des années. Nous sommes à peine restés en contact. Mais l'un d'eux a organisé ces vacances pour le groupe, et comme j'étais disponible, je me suis laissé tenter. Il a trouvé une offre avantageuse de séjour tout compris dans un bel hôtel. Quand je ne serai pas sur le sable à mater les jolies nanas presque dévêtues, j'ai bien l'intention de faire un peu de plongée sous-marine ou de pêche en haute mer.

— Quelle chance, je me réjouis pour vous, dit Jack. Une bière ?

— Ce n'est pas de refus.

Puis, comme en réponse à une prière qu'Annie n'avait pas même conscience d'avoir formulée, il s'avança avec sa bière jusqu'à l'endroit où elle se trouvait.

— Bonsoir.

La gorge nouée, elle leva les yeux vers lui. De sa position assise, difficile d'évaluer la taille du nouvel arrivant. Certainement plus d'un mètre quatre-vingts. Annie remarquait ce genre de détail, car elle était plutôt grande elle-même. Il avait les cheveux châtain foncé et des yeux d'un beau brun chocolat, rehaussés de cils noirs fournis, un brin enjôleurs – un « regard de chambre à coucher », selon l'expression de la mère d'Annie. Il haussa les sourcils, un peu surpris.

— Bonsoir, insista-t-il avec un sourire qui révéla une charmante fossette sur une joue.

Elle s'arracha à sa stupeur, toute gênée.

— Euh... bonsoir.

Il resta songeur un instant.

— Dites-moi si je me trompe, mais il me semble que vous m'avez coupé les cheveux une fois.

— Possible. La coiffure, c'est mon métier.

— Oui, je m'en souviens maintenant. Votre salon est à Fortuna, n'est-ce pas ?

— En effet. Quel était le problème avec la coupe ? voulut-elle savoir.

Il eut l'air perplexe.

— Je ne me rappelle pas qu'il y ait eu un problème.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas revenu ?

Il se mit à rire.

— Si ma mémoire est bonne, nous avons eu un léger désaccord sur le gel. Je n'en voulais pas, mais vous avez

insisté. J'ai fini par céder et je suis sorti du salon avec les cheveux tout hérissés et poisseux comme de la meringue.

— Le nom précis, c'est « produit coiffant », le corrigea-t-elle. C'est à la mode, vous savez.

— Ah oui ? Je ne dois pas l'être, alors. Désolé d'être un peu ringard, mais j'ai horreur du *produit coiffant*.

Il s'assit sur le bord en pierre de la cheminée, de l'autre côté du carton, et prit un chiot.

— Vous avez les mains propres ? s'inquiéta-t-elle.

Il lui glissa un regard un peu sidéré, puis ses yeux dérivèrent de son visage sur son buste, et un léger sourire se dessina au coin de ses lèvres.

— Hum, c'est bizarre, ça s'agite sous votre pull. Ou peut-être êtes-vous juste très excitée de me rencontrer, ajouta-t-il avec un sourire taquin.

Annie sortit le chiot qui gigotait contre elle.

— J'ai affaire à un comique, à ce que je vois, ironisa-t-elle. Vous avez trouvé cette réplique tout seul ?

Il inclina la tête sur le côté et lui prit le petit animal des mains.

— Je dirais qu'il s'agit d'un croisement avec un border collie. Ce sont en tout cas les caractéristiques de cette race qui prédominent pour l'instant, même si cela peut changer au fur et à mesure de la croissance. Il est mignon, commenta-t-il. Les chiens de berger sont monnaie courante dans la région.

— Ces deux-là sont les plus faibles de la portée, alors s'il vous plaît, faites attention. J'attends le vétérinaire.

Il cala les deux chiots, tête en bas, dans une seule de ses larges paumes et sortit une paire de lunettes de la poche de son blouson en daim.

— Le véto, c'est moi.

Il ajusta ses lunettes et entreprit d'examiner leurs yeux, gueules et oreilles avant de leur tâter délicatement l'abdomen d'un doigt.

Annie en resta sans voix un instant.

— Vous n'êtes pas le vieux Dr Jensen.

— Nathaniel junior, se présenta-t-il. Nate, pour les intimes. Vous connaissez mon père ? demanda-t-il, toujours concentré sur les chiots.

Il les reposa dans le carton et en prit deux autres.

— Euh... Mes parents ont une ferme à Alder Point, pas très loin de la clinique Jensen. J'ai grandi là-bas. Ne devrais-je pas vous connaître ?

Il l'observa par-dessus le bord de ses lunettes.

— Je ne sais pas. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-huit ans.

— Et moi, trente-deux. Ces quelques années d'écart sont sans doute l'explication. Où étiez-vous scolarisée ?

— À Fortuna. Et vous ?

— À Valley. Je suppose que, vu mon âge canonique, c'est moi qui mérite le titre de « vieux Dr Jensen » désormais, ajouta-t-il en riant.

À nouveau ce sourire charmeur. Impossible qu'il ait pu grandir non loin de chez elle. Même à cinquante kilomètres, elle aurait forcément fini par le remarquer. Il était bien trop craquant.

— J'ai trois frères aînés, dit-elle. Beau, Brad et Jim McKenzie. Tous plus âgés que vous.

Il fut d'abord surpris par cette nouvelle, puis afficha un large sourire, comme si un déclic s'était fait dans son esprit.

— Vous ne seriez pas, par hasard, la petite peste rouquine et maigrichonne, à la bouche pleine de bagues, qui suivait toujours Beau et Brad partout où ils allaient ?

Elle plissa les yeux et le foudroya du regard.

— Non, je dois me tromper, s'esclaffa-t-il. C'était sûrement quelqu'un d'autre. Sinon, vous auriez les cheveux couleur citrouille. Et vous ne seriez pas si... Enfin, à ce que je constate, vous n'avez plus votre superbe appareil dentaire.

À la mine furibonde d'Annie, il comprit qu'il n'avait pas marqué de points avec ce commentaire.

— Où est votre père ? Je veux un deuxième diagnostic !

— Vous n'êtes plus si maigrichonne non plus, lui lança-t-il avec un air de défi amusé.

— Les compliments fusent, dites donc. C'est un florilège.

— Pas de chance. Mes parents ont fini par réaliser leur rêve et sont partis s'installer en Arizona, où ils ont des chevaux et paient moins d'impôts. Une de mes sœurs aînées vit aussi là-bas avec sa famille. J'ai une autre sœur en Californie du Sud et une troisième au Nevada. Je suis le nouveau « vieux Doc Jensen ».

La mémoire revint à Annie : le Doc Jensen de sa connaissance avait des enfants, tous plus âgés qu'elle. Bien trop grands, en tout cas, pour qu'elle les ait connus à l'école. Elle se souvenait vaguement de celui qui accompagnait parfois son père lors de ses visites. Elle esquissa un demi-sourire.

— Vous ne seriez pas, par hasard, ce petit gringalet boutonneux, avec une voix éraillée, qui venait de temps en temps avec son père à la ferme ? Je crois me rappeler

que vous aussi, vous aviez un superbe portail en inox dans la bouche.

Nate se renfrogna.

— J'ai eu une puberté tardive, bougonna-t-il.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! ironisa-t-elle, hilare.

Nate examina son troisième duo de chiots en silence, peut-être un peu vexé.

— Pourquoi est-ce que je ne me souviens pas mieux de vous ? réfléchit-elle à voix haute.

— En première et terminale, j'étais scolarisé dans un lycée catholique à Oakland. Je n'aurais pas réussi à intégrer une bonne université sans un sérieux soutien académique, et les Jésuites vivent pour s'attaquer à un défi tel que moi. Ils m'ont remis sur les rails. Et la première année à l'université, j'ai pris presque quinze centimètres.

Il reposa les chiots et reprit le premier du lot. Sa mine se fit grave. Annie remarqua une indéniable douceur dans son expression.

— Annie, c'est ça ? Ou est-ce Anne maintenant ?

— Annie. McKenzie.

— Eh bien, Annie, celui-ci est vraiment faible. Je ne sais pas s'il va tenir le coup.

Une peine immense se peignit sur le visage de la jeune femme qui lui reprit le chien des mains et l'enfouit à nouveau sous son pull-over.

— C'est une aide utile à la survie, mais je ne sais pas si cela suffira. Combien de temps sont-ils restés dehors avant que quelqu'un les trouve ?

— Personne n'en sait rien. Ils étaient sans doute déjà là avant le lever du soleil. Jack est entré et sorti toute la matinée pour décorer le sapin sans voir personne. Son

petit garçon s'est glissé sous l'arbre et est ressorti avec un chiot. Voilà comment ils ont été découverts.

— Et quel est le plan maintenant ?

Annie secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Voulez-vous que je les dépose dans un refuge ? Comme ça, vous n'aurez pas à encaisser la mauvaise nouvelle si un ou deux ne s'en sortent pas.

— Non ! s'exclama-t-elle. Je veux dire, c'est sans doute une mauvaise idée. Certains refuges de la côte ouest sont excellents, mais vous savez comment c'est à cette époque de l'année. Tous ces gens qui adoptent d'adorables chiots en cadeaux de Noël, puis les rendent en janvier. Et encore, c'est le scénario le plus optimiste. Trop souvent, les pauvres bêtes sont victimes de négligence ou de mauvais traitements. Ne vaudrait-il pas mieux en prendre soin jusqu'à ce qu'on leur trouve des foyers fiables ?

— D'accord, mais qui ?

Elle haussa les épaules.

— Je travaille toute la journée et je n'ai pas vraiment de place chez moi, à Fortuna.

— Et à la ferme ?

— Impossible, répondit-elle, catégorique. Mon père souffre d'arthrose si sévère qu'il a déjà dû vendre ses vaches, et ma mère court partout comme une folle pour le décharger de tout ce qui le fatigue.

— C'est Hank McKenzie, n'est-ce pas ? Il est encore plutôt actif pour quelqu'un qui souffre d'arthrose.

— Il a sa fierté et ne laisse rien paraître. Mais en fin de compte, la charge de travail retombe sur ma mère. Je ne peux pas lui demander, en plus, de s'occuper de

huit chiots. Et puis, toute la famille vient à la ferme pour Noël. Treize personnes en tout.

— Je ne vois pas beaucoup d'options, réfléchit Nate. Parmi les collègues que je connais dans les villes environnantes, je n'en vois pas un seul qui s'en chargerait lui-même. Ils les placeraient dans un refuge qui ne pratique pas l'euthanasie.

— Et vous ? Votre femme, peut-être ?

Il lui sourit.

— Je ne suis pas marié. J'ai une assistante vraiment sympathique, qui jettera un coup d'œil aux écuries durant mon absence pendant les fêtes, mais c'est la seule aide que j'ai au cabinet, et elle ne peut pas ajouter huit chiots à son emploi du temps déjà bien chargé.

Annie se leva.

— Jack ! Vous pouvez venir un instant ?

Jack arriva de son pas nonchalant, s'essuyant les mains dans un torchon.

— Nous avons un problème. Le Dr Jensen ne peut pas prendre les chiots en charge, et ils ont vraiment besoin d'aide pour passer ce cap difficile. Il propose de les confier à un refuge, mais franchement, ce n'est pas une bonne idée.

Une ou deux personnes s'étaient approchées et écoutaient la conversation sans s'en cacher.

— J'ai été bénévole dans plusieurs de ces refuges, continua Annie. Ils font de l'excellent travail, mais à l'époque des fêtes, ils sont vraiment débordés. Beaucoup d'animaux sont adoptés pour être offerts en cadeaux, surtout les plus jeunes et les plus mignons comme ceux-ci. Vous n'imaginez pas combien de gens sont convaincus qu'une petite boule de poils est le cadeau idéal pour Susie